

les nouvelles de
Survival

Nous
et les
peuples
indigènes

Don't
worry,
be Hopi!

Le
combat des
Indiens
huichol

88

octobre 2013



les nouvelles de **Survival**

Les Nouvelles de Survival n° 88, octobre 2013
Prix de ce numéro : 4 € abonnement : 15 €
Directeur de la publication : J.-P. Razon
Rédaction : S. Baillon, D. Dauzier, J.-P. Razon
Imprimerie : Corlet, Condé-sur-Noireau
ISSN : 1154-1210 CP : 1009G89188
Dépôt légal : 3ème trimestre 2013

© Survival International (France)
Association reconnue d'utilité publique
Illustration couverture : Enfant huichol
© Ricardo Truffarelli/Survival

Merci au British Museum, Londres.

Le supplément de l'impression en quadrichromie de ce numéro est généreusement offert par notre imprimeur.

Ce numéro peut être lu en ligne ou téléchargé en format PDF à l'adresse suivante :
www.survivalfrance.org/actu/publication

Survival International France
18 rue Ernest et Henri Rousselle
Paris 75013
T 33 (0)1 42 41 47 62
info@survivalfrance.org

Survival aide les peuples indigènes à défendre leur vie, protéger leurs terres et déterminer leur propre avenir



PARIS LONDRES MILAN MADRID BERLIN AMSTERDAM SAN FRANCISCO

www.survivalfrance.org



En couverture : Enfant huichol, Mexique
© Ricardo Truffarelli/Survival.

Sommaire

- 3** Vous avez dit sacré ?
- 4** Nous et les peuples indigènes
Patrick Menget
- 7** Don't worry, be Hopi!
Pierre Servan-Schreiber
- 13** Wirikuta n'est pas à vendre!
Entretien avec Santos de la Cruz Carrillo
- 15** Echos des campagnes
- 16** Action urgente
Les Ayoreo du Paraguay en péril

Vous avez dit sacré ?

En avril dernier, malgré tous nos efforts pour l'interdire, une vente aux enchères d'objets sacrés – des Katsinam des Indiens hopi d'Arizona pour la plupart – a eu lieu à l'hôtel Drouot à Paris. Pour les Hopi, ces objets qu'ils considèrent comme des esprits ont une importance spirituelle et religieuse fondamentale. Ils composent une sorte d'inventaire du monde visible et invisible et font partie d'un système de croyances qui veut que la stabilité du monde soit liée à la célébration de ces êtres, lesquels ne peuvent être ni commercialisés ni montrés – même en photo – à des non-initiés. Les Katsinam, que les Hopi appellent 'amis', incarnent les esprits d'ancêtres défunts, d'animaux, d'éléments et d'événements naturels et de divinités diverses. *'Ces objets sacrés qui ont été mis en vente' – ont-ils*



Albert Einstein visitant les Hopi en 1931.
© El Tovar Studios/DR

argumenté – 'appartiennent à la tribu toute entière, ils ont une signification particulière, relèvent d'un droit tribal et culturel, et n'ont jamais appartenu à une seule personne. Puisque ces objets n'appartiennent pas à une seule personne, ils n'ont aucune valeur marchande et ne sauraient être vendus'.

Survival, sensible aux arguments invoqués par les Hopi et par de nombreux spécialistes pour qui cette vente constituait une 'offense profonde, un sacrilège', a sollicité l'aide d'un cabinet d'avocats pour tenter de l'interdire. On lira dans ce numéro le récit que Me Pierre Servan-Schreiber fait de toute cette affaire, de la préparation du dossier jusqu'à la restitution, dans la réserve hopi, d'une pièce qu'il avait acquise à Drouot pour s'efforcer de réparer l'outrage que cette vente constituait pour les Indiens.

On ne compte plus les atteintes aux valeurs et aux symboles du sacré des peuples indigènes et on verra également ici comment, dans toutes les parties du monde, des traditions millénaires sont bafouées au nom du progrès, des collines sacrées des Dongria Kondh, en Inde, mises en péril par une compagnie minière, au site sacré de Wirikuta des Indiens huichol, menacé par des concessions minières octroyées par l'Etat mexicain à des compagnies étrangères. Si les droits des peuples indigènes sont aujourd'hui internationalement reconnus, si ceux-ci s'emploient activement à défendre leur existence, leurs terres et leurs cultures, leur patrimoine culturel – l'ensemble des pratiques et objets culturels et sacrés dont ils sont les dépositaires – est de plus en plus menacé. Survival International qui s'emploie depuis plus de 40 ans à promouvoir le respect des droits des peuples indigènes, veille particulièrement à défendre leur droit à protéger leur propriété intellectuelle contre toute utilisation ou exploitation impropre, abusive et injurieuse.

Nous et les peuples indigènes



par Patrick Menget*

Il y a une question que je me pose de temps en temps et que certains d'entre vous doivent partager, pourquoi défendre les peuples autochtones aujourd'hui ? En effet, on constate un peu partout un bouleversement profond de leur genre de vie, la modernisation et la globalisation les ont atteints, et beaucoup d'entre eux ont accès aux médias et sont en mesure de mener leur propre combat politique. En 1969, le problème posé par les fondateurs de Survival International à Londres était celui d'une tragédie globale imminente, notamment en Amérique du

les droits de l'homme en Occident, et celles des organisations des différents peuples autochtones, et surtout des liens de plus en plus étroits noués entre les premiers et les derniers. Toutefois, s'il est vrai que la voix et les revendications politiques des peuples autochtones se font entendre à l'échelle régionale, nationale et internationale, qui défendons-nous au juste aujourd'hui ?

Il y a d'abord un dernier carré de peuples non contactés en Amazonie et dans le Chaco, plus précisément de petits peuples qui refusent, par expérience, le contact régulier avec les agents les plus violents de l'expansion moderne. Quelques dizaines d'ethnies mènent ce combat, notamment sur les frontières péruano-brésiliennes, soumises aux violences des invasions de bûcherons clandestins et des trafiquants de drogue. Survival continue inlassablement à faire campagne pour leur éviter l'annihilation. Mais l'immense majorité des peuples autochtones, environ trois cent soixante-dix millions d'humains selon les Nations unies, vit aujourd'hui non plus sous la menace de la disparition mais pour la défense de son autonomie politique et de son choix de vie. On pourra dire 'Oui, bien sûr, mais les forces de la modernisation, le rouleau compresseur des contraintes du marché mondial, la domination des États qui enserrant leurs territoires, l'action souvent agressive des missions religieuses, et même les programmes humanitaires de certaines ONG, tout cela dénature leurs cultures'. À ceci, trois réponses :

La culture

La culture, notion que cent cinquante ans d'anthropologie ont progressivement fait passer dans l'usage courant, n'est pas



Femmes yanomami, Demini, Brésil
© Claudia Andujar

Sud, d'où le choix du terme 'survie' pour tenter de sauver l'existence même de ces peuples. Aujourd'hui la plupart de ces peuples ont survécu, et leur survie physique n'est, en général, plus directement menacée. Grâce à une double prise de conscience, celle des mouvements pour

*Anthropologue, président de Survival International (France)



une réalité statique, figée et caractérisant un peuple, une nation ou une ethnie, pour l'éternité. Elle est au contraire une construction constante, faite d'adaptations, d'emprunts, d'influences, d'innovations, de pertes et substitutions aussi, au fil de la transmission dans le temps. Le remplacement de l'arc et de la flèche par le fusil ne tue pas une culture, les moteurs hors-bord raccourcissent les temps de déplacement sans assassiner la vie cérémonielle ou la religion traditionnelle. Ce que les peuples autochtones défendent aujourd'hui, parfois en empruntant le terme commode de 'culture' à la civilisation moderne, c'est le choix d'un mode de vie qui n'est pas nécessairement calqué sur celui des citoyens des États modernes. Survival ne s'est jamais, pas plus que les anthropologues, posée en défenseur de formes de vie réputées inchangées depuis le néolithique, et dénonce avec vigueur les représentations, propagées par les médias, d'une sorte d'Eden primitif qui recèlerait les secrets d'une harmonie mystique et forcément idyllique avec la

nature. Les Maori de Nouvelle-Zélande, cultivent le kiwi pour le marché et pratiquent une pêche semi-industrielle avec succès, tout en maintenant une organisation clanique hiérarchique, de telle manière qu'une anthropologue a qualifié leur système de 'capitalisme tribal'. Tant que leur territoire est garanti par l'État, Survival n'a rien à dire de leur choix, et nous n'avons pas vocation à critiquer telle tribu acquise à l'évangélisme plutôt qu'aux cultes traditionnels, pourvu qu'aucune contrainte à la conversion n'y soit manifeste. Il est aujourd'hui évident que les politiques des États qui incluent dans

'Survival dénonce avec vigueur les représentations d'une sorte d'Eden primitif qui recèlerait les secrets d'une harmonie mystique et forcément idyllique avec la nature.'

leur territoire des peuples autochtones mettent en danger la survie culturelle, notamment quand ceux-ci tentent de forcer au nom du progrès ou de la modernité un genre de vie qui n'est pas souhaité par ces peuples : la situation des Bushmen du Kalahari et celle des éleveurs de la vallée de l'Omo en Éthiopie en sont deux exemples éclatants.

La fin du monde, Yanomami © Claudia Andujar

leur territoire des peuples autochtones mettent en danger la survie culturelle, notamment quand ceux-ci tentent de forcer au nom du progrès ou de la modernité un genre de vie qui n'est pas souhaité par ces peuples : la situation des Bushmen du Kalahari et celle des éleveurs de la vallée de l'Omo en Éthiopie en sont deux exemples éclatants.

Le patrimoine

Le patrimoine que ces peuples défendent ne correspond pas nécessairement à notre notion occidentale de patrimoine, qui est de rassembler un maximum de témoignages monumentaux, matériels, iconographiques et spirituels sur des modes de vie révolus. Le patrimoine des groupes autochtones repose sur un tri, le plus souvent délibéré, des éléments de leur culture qu'ils estiment les plus susceptibles de contribuer à leur combat pour un territoire, de présenter une image de leur société recevable et/ou intelligible dans les médias et l'opinion des États modernes, et de faire entendre leur



Dongria Kondh, Niyamgiri, Inde. © J. Taylor/Survival

volonté de conserver une autonomie de décision. D'où l'importance de l'utilisation par un nombre croissant de sociétés autochtones des moyens audio-visuels visant à les rendre visibles sur les scènes nationales et internationales, et d'entrer en dialogue politique avec les États qui les contraignent, les séduisent ou les réduisent. Il existe, de par le monde, un certain nombre de peuples dont les droits élémentaires sont niés, et Survival continue son combat pour que leurs voix soient entendues. Encore une fois, la construction indigène du patrimoine, qui s'effectue nécessairement en rapport avec les institutions étatiques, les ONG, et les instruments juridiques internationaux (Convention 169 de l'OIT, Déclaration des droits des peuples autochtones des Nations unies), ne correspond pas toujours à l'image 'primitiviste' du patrimoine que l'opinion et les médias occidentaux propagent complaisamment : un mélange de folklore muséifié, de sensiblerie esthétisante et passéiste et de lar-

mes de crocodile sur ce que nous avons irrémédiablement perdu. Un reporter de la télévision française nous demandait récemment s'il pouvait aller filmer – en 10 jours – une tribu de Guyane française où 'les Indiens ne porteraient pas de vêtements'...

La résistance

Le combat politique de ces ethnies enfin est une tradition ancienne, et je voudrais citer maintenant un ouvrage magistral de James Scott, qui vient d'être traduit en français : *Zomia ou l'Art de ne pas être gouverné* (Ed. du Seuil, 2013, 27 €). L'auteur y parle d'une zone immense qui s'étend des confins de l'Inde jusqu'au sud de la Chine, où depuis des millénaires, des peuples nombreux, parlant une multitude de langues différentes, combattent par les armes, la ruse et les migrations l'hégémonie d'États qui ont tenté de les réduire et de les soumettre. Les États ont passé, les ethnies ont survécu. Scott analyse de façon convaincante la panoplie

des moyens, politiques, religieux et culturels par lesquels ces peuples ont su refuser le système de la domination étatique. Un bon exemple de cette survie, qui peut sembler extraordinaire à des Européens soumis depuis des siècles à la religion de l'État-nation ou des empires, est celui des Hmong du Laos et du Vietnam. Une question enfin que se posent souvent les défenseurs des minorités, pourquoi Survival ne prend pas parti sur le destin tragique des Tibétains, des Kurdes, des Touareg et autres sociétés opprimées? Ces peuples, qui recherchent les conditions d'une autonomie politique, visant même à se constituer en nations, possèdent leurs propres organisations de défense, ont réussi à se faire entendre sur la scène mondiale. Survival, pour des raisons d'efficacité et de justice, a choisi de privilégier les plus vulnérables de ces groupes, ceux qui n'ont pas les moyens de porter leurs revendications aux niveaux national et international. Notre lutte n'est donc pas terminée. ■

Don't worry, be Hopi!

par Pierre Servan-Schreiber*



En avril dernier, à la demande des Indiens hopi, Survival France saisissait l'Alliance des avocats pour les droits de l'homme pour tenter d'empêcher la vente, à l'hôtel Drouot, à Paris, de 70 objets sacrés des Indiens d'Amérique du nord, pour la plupart hopi. Me Pierre Servan-Schreiber accepta alors de plaider cette cause pro bono. Le tribunal ayant décidé que la vente ne pouvait être annulée, celui-ci décida d'acheter un masque pour le restituer lui-même aux Hopi. C'est ainsi qu'il se rendit en juillet dernier dans la réserve hopi sur une flamboyante Harley Davidson, accompagné de Leila Batmanghelidj et Kayla Wieche, de l'antenne Survival de San Francisco et de Jean-Patrick Razon, de Survival France. La suite est racontée par Pierre Servan-Schreiber qui tint un blog durant son périple et dont nous publions ici de larges extraits.

* Avocat, membre du Conseil de l'ordre, co-manager du bureau de Paris de Skadden Arps, Slate, Meagher & Flom LPP

Tout a commencé le lundi 8 avril à midi par un email de l'Alliance des avocats pour les droits de l'homme envoyé à de multiples cabinets membres de cette association. Cet email parlait d'une vente aux enchères de masques cérémoniels hopi et d'une ONG dénommée Survival International qui souhaitait l'empêcher. A partir de ce moment commence pour mes collaborateurs et moi un véritable voyage qui va nous emmener vers des virages bien différents des dossiers « corporate » qui nous occupent habituellement.

En trois jours, nous allons monter une bataille formidable contre une maison de vente aux enchères qui a organisé la vente de 70 Katsinam, des masques que les Indiens hopi, d'Arizona, ne portent que lors de certaines danses cérémonielles et par l'intermédiaire desquels ils communiquent avec les esprits des anciens.

Le lundi après-midi nous mettons en place notre équipe et nos process. Nous entrons en contact avec Leigh Kuwanwisiwma, président du Centre de préservation de la culture hopi pour lui proposer de se joindre à notre action. Dans la nuit, mes collaborateurs préparent une requête en référé d'heure à heure, terme barbare qui signifie que l'on va demander à un juge de nous autoriser à faire un procès sur des mesures d'ur-

gence à prendre en moins de 48 heures. C'est leur première nuit blanche. Mon âge et ma séniorité me le permettant, je vais dormir quatre heures chaque nuit et eux peu ou pas.

Le mardi, Survival nous apprend qu'ils ont eu un contact avec le chef de la tribu hopi, LeRoy Shingoitewa et que celui-ci est heureux que nous venions en aide à la tribu, leur avocat américain habituel pensant, lui, que nous n'avons guère de chance de réussir. Dans le même temps, nous déposons la requête et obtenons l'autorisation d'assigner la maison de vente aux enchères pour tenter de faire interdire la vente. L'audience aura lieu moins de deux jours plus tard, le jeudi à 10h.

A partir de ce moment-là, et sans que je comprenne bien pourquoi ou comment, la presse, tant française qu'internationale, va s'intéresser à ces masques et à notre quête.

Ainsi donc, pendant les deux jours entre le moment où nous fûmes saisis par Survival International et les Hopi et le jour de l'audience, mes collaborateurs, Quentin de Margerie et Léon Del Forno, et moi-même avons fort peu dormi. Nous avons fouillé la jurisprudence française à la recherche de décisions qui pourraient se rapporter à notre affaire, épluché la doctrine, discuté entre nous de la meilleure approche, rédigé les actes et conclusions, répondu aux dizaines de journalistes et aux dizaines d'emails reçus du monde entier et qui nous firent réaliser, petit à petit, que ce n'était pas une

requête que nous allions soutenir, mais bel et bien une cause que nous allions défendre.

En résumé, pour justifier que la vente aux enchères de 70 masques hopi (la plus importante collection jamais rassemblée) n'ait lieu le vendredi qui suivait, notre argumentation consistait à soutenir que : 1- la vente, l'achat et la circulation de ces masques sont interdits en droit américain; 2- ils sont également interdits par des conventions internationales auxquelles les États-Unis, leur pays d'origine, et la France, leur pays d'arrivée, sont parties et qu'ils ont ratifiés; et 3- que, en l'absence de texte de loi spécifique en France, il y avait lieu de se reporter à la jurisprudence. Dans celle-ci, nous avons trouvé d'une part un arrêt de la Cour de cassation disant que les tombes et sépultures ne pouvaient faire l'objet d'un commerce et, d'autre part, un autre arrêt de la Cour disant que des objets ayant appartenu à une seule famille (en l'occurrence la famille d'Orléans) pendant longtemps n'appartenaient à aucun membre de la famille en particulier, mais à la famille en général. Ici, le fait que les Katsinam soient le moyen pour les Hopi vivants de communiquer avec les esprits des anciens nous semblait permettre de les assimiler à des sépultures, tandis que leur transmission au fil des décennies, voire des siècles, au sein de la tribu sans qu'aucun n'appartienne jamais en propre à un Hopi en particulier nous paraissait équivalent à la notion d'objets de famille.

Hélas, la juge ne nous a pas suivis. A mon avis, compte tenu de ce que les juges statuant en référé (c'est à dire en urgence et pour prendre des mesures d'urgence) et plus encore en référé d'heure à heure (la même chose, mais en très urgent) ont tendance à vouloir éviter de prendre quelque décision que ce soit qui touche au fond du dossier, et de l'apparence de notre juge, qui ne me semblait pas disposée à prendre de risques, l'affaire était pliée dans son esprit.

A la suite de cette décision, j'emmenai Jean-Patrick Razon et mon collaborateur Quentin de Margerie déjeuner à la buvette du Palais. Là, pris d'une illumina-

tion subite, je confiai à Quentin un budget assez conséquent et lui demandai d'être mon mandataire à la vente aux enchères et, si c'était possible, d'y acheter un masque que j'irai ensuite restituer moi-même aux Hopi.

Deux heures plus tard, il m'informait que j'étais l'heureux propriétaire du lot n° 13, un magnifique katsina représentant un homme portant des peintures sur le visage et de très longues moustaches en crin de cheval, ce qui donne à penser que ce masque évoque les étrangers qui venaient assister aux danses rituelles, les Hopi ne portant jamais la moustache.

C'est ainsi que l'idée de cette restitution, et du voyage qui va avec, m'est venue à l'esprit.

L'arrivée à Flagstaff

A mon arrivée à Flagstaff, après 17 heures de voyage, deux femmes hopi m'attendaient.

En me voyant avec mon sac à dos dans lequel se trouvait le masque, qui ne m'a jamais quitté, elles fondirent en larmes. L'une d'elles sema de petites graines devant moi. J'appris plus tard que c'était pour nourrir le Katsina après une si longue absence.

Je ne pouvais imaginer d'entrée en matière aussi émouvante.

Une américaine, spécialiste des Hopi, qui était venue me voir la semaine dernière, m'avait dit : « Vous serez accueilli comme on accueille celui qui ramène la dépouille de l'enfant mort au combat, sans gaieté, sans manifestations d'allégresse, mais avec émotion et recueillement ». Et bien c'est exactement ça.

On m'a déjà prévenu que la restitution aurait lieu au Centre de préservation de la culture hopi (c'est à dire dans un bureau en ville, appelons un chat un chat) car il y avait trop de demandes de journalistes qui voulaient y assister et, pour les Hopi, toute mise en scène, mise en images, et plus généralement toute exploitation, utilisation des Katsinam est insupportable. Voilà qui colle bien, également, avec l'analogie du retour du corps de l'enfant tombé au combat.

Katsina

Un Katsina (Katsinam au pluriel), est un esprit. Ces masques sont le lien entre eux et les vivants. Ils n'ont aucune autre vocation et ne peuvent donc être vus, utilisés ou manipulés en dehors des danses rituelles au cours desquelles, portés par quelques adultes initiés, ils permettront aux vivants et aux esprits des morts de communiquer. Ils sont donc considérés par les Hopi comme des êtres. Je crois qu'on pourrait même dire qu'il s'agit d'« êtres non-vivants », c'est-à-dire dépourvus de vie au sens biologique, mais existant pleinement en tant qu'êtres au sens spirituel.

Dans *Le Père Noël supplicié* (ed. Sables, 1952), Claude Lévi-Strauss, écrivait :

« Les katchina sont les âmes des premiers enfants indigènes, dramatiquement noyés dans une rivière à l'époque des migrations ancestrales. [...] Quand les ancêtres des Indiens actuels se furent enfin fixés dans leur village, le mythe rapporte que les katchina venaient chaque année leur rendre visite et qu'en partant, ils emportaient les enfants. Les indigènes, désespérés de perdre leur progéniture, obtinrent des katchina qu'ils restassent dans l'au-delà, en échange de la promesse de les représenter chaque année au moyen de masques et de danses. »

Un élément particulièrement intéressant est que, bien que sacrés, au sens où nous l'entendons, les Katsinam ne font pas l'objet de dévotions particulières à leur endroit. Ce ne sont pas les masques, mais, à travers eux, ce qui lie les Hopi au monde des vivants et à celui des morts, qui est révéralé.

P.S.-S.



Poupée katsina, réplique du masque restitué par Pierre Servan-Schreiber.



Pierre Servan-Schreiber entouré des prêtres Katsina (*Kachinmongvi*), Laurence Kevvama (à gauche), et Sam Tenakhongva (à droite). © Survival

En réalité, ce que je comprends déjà, après simplement quelques conversations, c'est que ces masques (qu'il me devient à mon tour difficile de continuer à appeler des « masques ») sont tellement au cœur de la culture hopi, vieille de plusieurs siècles ou millénaires, que, comme disait la directrice du cabinet du chairman, « le jour où ces Katsinam auront disparu, les Hopi auront tous disparu ». C'est pourquoi chaque disparition de l'un d'entre eux est un pas vers la mort tandis qu'une restitution est un pas vers la vie.

Il pleut ce soir dans le nord de l'Arizona et à Flagstaff. Dans la croyance hopi, c'est un très bon signe. Celui qu'accompagne la pluie est une bonne personne. Ah ben ça fait plaisir, ça.

C'est en roulant longtemps, dans ces immensités désertes, voyant tantôt un orage qui éclate au loin, tantôt un vent tourbillonnant qui vous accompagne le long de la route, des corbeaux volant autour d'un arbuste, les tables gigantesques qui ont donné leur nom à ces paysages, que l'on ressent enfin la spiritualité qui s'en dégage. Je ne sais pas si les esprits parcourent cette terre autant que les

Hopi le croient, mais je comprends maintenant vraiment pourquoi ils le croient. En fait, j'ai l'impression qu'un esprit m'a accompagné pendant tout ce premier périple, s'assurant au passage que je ne tombais pas sur les pistes caillouteuses ou sablonneuses (avec une Harley Davidson Road King de 360 kilos, il faut un esprit super fort), que je n'avais ni trop chaud, ni trop froid, etc. Et ce tourbillon de poussière qui apparut sur la piste et s'écarta quand je parvenais à lui, je suis sûr que c'était un esprit.

Dans le musée que je visite guidé par Robert Breunig, son conservateur, une très jolie collection de poupées Katsinam qui, elles, sont tout à fait librement commercialisables. Il faut dire qu'elles représentent les Katsinam et les danseurs qui les portent. En ce sens, elles sont comme les statues du Christ, par exemple, dans la religion catholique, ce qui est sacré, c'est le Christ, pas la statue. De la même façon, dans la religion hopi, ce qui est sacré, c'est le Katsina, pas sa représentation.

En décidant de restituer aux Hopi le masque que j'ai acheté, j'ai créé beaucoup d'agitation. Jusqu'à vendredi der-

nier, je n'avais en effet communiqué qu'avec le chef de la tribu : LeRoy Shingoitewa. Seulement voilà, les Katsinam étant sacrés, les leaders religieux et les responsables du Centre de préservation de la culture hopi trouvaient curieux, pour le moins, que ce soit le chairman, personnalité politique, mais pas du tout qualifié en matière spirituelle hopi (il est mormon, imaginez-vous; un véritable sacrilège!), qui se voit remettre le masque sacré.

J'ai donc fait de mon mieux, avec diplomatie, pour faire comprendre au chef spirituel, Leigh Kuwanwisiwma, que je souhaitais qu'il soit impliqué dans cette restitution, sans trop vexer le chairman. En arrivant à Phoenix, j'avais un message de LeRoy Shingoitewa me disant que la restitution aurait lieu vendredi matin à Flagstaff (alors que ça devait être samedi matin à Mishongnovi) et la danse samedi prochain. Mon esprit cartésien, mes origines prussiennes et mon éducation américaine sont instantanément mises à rude épreuve et mon *road trip* à moto si minutieusement organisé en prend un coup dans l'aile.



Merv, notre guide hopi sur le site préhistorique de Wupatki, dans la réserve hopi. © Survival

Mais ceci est bien peu important. Ce qui m'a fait vraiment plaisir, en revanche, fut de voir le visage du fonctionnaire des douanes à l'arrivée à Phoenix, fermé et tendu au départ, en constatant que j'avais coché une case disant que j'importais des objets de valeur, s'illuminer peu à peu, à mesure que je lui racontai mon histoire. L'homme, d'un certain âge et manifestement d'origine indienne me fit un grand sourire et me dit : « *Oh you did? And you are returning the mask to them? That's good, that's all right* ». Il avait l'air sincèrement heureux.

Idem pour l'email que je reçois de Leigh Kuwanwisiwma qui m'écrit : « *I consider you a friend of the Hopi and I feel your spirituality is a positive one* ». Ça vaut tous les détours.

La restitution

Il n'y aura pas de photos pour illustrer le moment intense vécu ce matin lors de la cérémonie de restitution. Ces choses-là ne se prennent pas en photo, pensent les Hopi. Et moi aussi, en fait.

Il est bien difficile de rapporter des

moments comme ceux-là, simples mais emprunts de pure émotion. Il y avait une vingtaine de Hopi, diginitaires religieux et politiques. Le chef de la tribu hopi, LeRoy Shingoitewa fit un beau discours en anglais; le jeune prêtre Katsina, Sam Tenakhongva, prêtre de la première mesa aussi, puis le vieux prêtre Laurence Keevama en fit un à son tour, debout devant moi, entièrement en langue hopi. Belle langue, d'ailleurs, musicalement s'entend car, pour le sens des mots, je m'en remis à la traduction faite par le plus jeune prêtre.

Outre les remerciements, je fus frappé par le message très collectif qui était le leur. Au travers des Katsinam, ils prient pour que la pluie vienne, mais c'est aussi une façon de prier pour la paix dans le monde. Pas seulement entre les hommes, mais aussi pour l'harmonie de la nature et de l'homme avec la nature.

A mon tour j'exprimai ce pourquoi j'étais là, ce que je ressentais, pourquoi j'avais éprouvé le besoin, ayant failli dans la mission qui m'avait été confiée d'empêcher la vente aux enchères, d'acquérir

un des Katsinam pour le leur restituer; pourquoi j'avais également voulu le rapporter moi-même, le conservant par devers moi jusqu'au bout; pourquoi le voyage qu'ils m'avaient permis de faire, derrière mon bureau, devait se conclure par un vrai voyage, un symbole répondant à un autre symbole; pourquoi, enfin, je voulais faire cet ultime voyage à moto et à quoi cela répondait chez moi.

De même qu'il n'y aura pas de photos, il n'y aura pas de retranscription des mots prononcés par les uns et par les autres. Paroles d'un instant, prononcées et reçues avec la gravité qu'il sied, mais pas plus destinées à être immortalisées que les photos ne sauraient immortaliser les Katsinam.

Enfin, je donnai la boîte contenant le Katsina au prêtre qui entreprit une prière, le tenant d'une main et le nourrissant de farine de maïs de l'autre. Puis, chacun à leur tour, tous les Hopi présents, d'abord les hommes, puis les femmes, vinrent à leur tour, bourrés d'émotion, se pencher sur le masque, dire des prières, parfois à voix haute, parfois

murmurées et donnèrent de la farine de maïs à manger à l'« ami ». Enfin, et c'est sans doute là la plus belle marque d'amitié et de reconnaissance, je fus invité, avec J.-P. Razon à faire à mon tour une prière et nourrir celui que je ne reverrai plus jamais, après qu'il ait passé trois mois à côté de moi, dans mon bureau, à me protéger par sa bienveillance.

Tous étaient émus, beaucoup pleuraient. Plusieurs d'entre eux sont venus vers moi et m'ont dit des choses fortes, émouvantes, bouleversantes, même, des larmes plein les yeux, la voix qui tremblait, mais le visage aussi grave qu'ouvert. Enfin, on me fit présent d'une poupée Katsina, petite sculpture représentant un danseur ou une danseuse portant un Katsina. En l'occurrence une femme grenouille. J'ai trouvé que c'était très approprié, pour un Français.

Voici un moment que je n'oublierai pas de sitôt.

Le chef des Hopi nous a dit qu'il n'avait jamais vu que l'on invite des non-

Hopi à bénir et prier un Katsina. Un honneur rare, que je ressens comme tel.

Après la restitution, *back on the road*. De Tuba City à la deuxième mesa, la route était à couper le souffle. Entre la deuxième et la première plus encore. Enfin, le retour à Tuba City partiellement sous la pluie fut tout simplement l'un des « *best rides ever* » que je fis à moto. Au niveau du désert de Al Hamra en Lybie, du Serengeti à Olduvaï ou des contreforts des Andes en Argentine.

Pendant une heure, je sentis le vent jouer avec les nuages, je sentis les odeurs envoûtantes de la sauge sauvage, de la terre humide et d'un parfum de cèdre, je vis le soleil transpercer l'orage et repindre les roches en rouge violent, j'étais seul sur la route et, pour ne rien vous cacher, j'avais la gorge serrée par tant de beauté.

Là, je me suis dit qu'il était tout simplement impossible de vivre sur cette terre hopi et de ne pas croire en Dieu.

La Home Danse

Bien sûr, il n'est pas facile de raconter une danse traditionnelle d'Indiens d'Amérique du Nord. Surtout s'agissant d'une danse hopi puisque, ça ne vous aura pas échappé, il s'agit ici de donner vie aux masques sacrés, permettant ainsi la communication entre les Hopi et l'univers qui les entoure, c'est à dire aussi bien les choses que les gens, la nature et les esprits des morts, la pluie et l'éducation des enfants, et bien d'autres choses encore.

Bien sûr, c'est d'autant moins facile que rigoureusement aucun moyen de reproduire par l'image ou par le son tout ou partie de ces danses, danseurs, ou Katsinam n'est permis, des dessins aux enregistrements sonores et, bien entendu, surtout pas de photos ou de vidéos.

Bien sûr, s'être levé à 3h45 pour être sûr d'arriver au lever du soleil une centaine de kilomètres plus loin, et écrire ceci au bout de cette journée, c'est à dire à 19 heures et 200 kilomètres plus tard, emporte avec soi un élément de fatigue



Echange de cadeaux après la cérémonie de restitution. De gauche à droite : LeRoy N. Shingoitewa, chairman de la tribu hopi, Jean-Patrick Razon, Laurence Keevama, prêtre Katsina (*Kachinmongwi*), Pierre Servan-Schreiber, Sam Tenakhongva, prêtre Katsina (*Kachinmongwi*) et Leila Batmangheli, responsable du bureau de Survival à San Francisco.



Photographie anonyme d'une 'Home dance' sur une plaza au début XX^e siècle. © Trustees of the British Museum

peu propice à de longues digressions.

Mais au-delà de tout ça, il y a surtout l'envie de laisser à cette danse, à ces danses, leur part de mystère. En dehors de Claude Lévi-Strauss et de quelques autres, combien sommes-nous de Français à avoir vu, au soleil levant, apparaître en haut du vieux village perché sur la seconde *mesa*, Monshongovi, une cinquantaine de Hopi et une dizaine de danseuses, entièrement grimés, portant le masque et les plumes (jeu de mots volontaire qu'on me pardonnera j'espère), ainsi que des tambourins fixés aux jambes, des branches de conifères faisant office de collerette, le corps entièrement noirci sur lequel on a tracé à la main des signes obscurs pour nous, s'avancant dans un silence que seul rompt le rythme des crécelles qui marque chacun de leurs pas? Comment décrire, et peut-être faut-il vraiment décrire, ces masques improbables, faisant au moins 50 cm de hauteur, dont on ne sait si les multiples plumes, d'aigles au sommet et, plus petites, à l'arrière du Katsina, mais aussi d'oiseaux multicolores les mettent en valeur ou sont mises en valeur par eux? Est-il même possible de les décrire lorsque l'on sait, pour les avoir observés, qu'il sont tous semblables mais qu'aucun n'est identique à un autre? A quoi bon essayer de reproduire la lente litanie au rythme envoûtant et complexe qu'aucun de ces danseurs ne manquera ne fut-ce qu'une

fois tout au long de la journée? Que dire de ces jeunes femmes aux cheveux habilement lissés et ornements en forme d'ailes de papillon qui dépassent d'autres masques tout aussi beaux et mystérieux? Comment évoquer le coassement des grenouilles reproduit avec quelques ustensiles traditionnels pour appeler la pluie? Je ne m'y risquerai pas plus avant. Sachez seulement que ça ne se compare à rien que nous connaissons. Pour le reste, je laisse votre imagination travailler.

Lorsque le soleil rejoint à nouveau l'horizon, que nous le vîmes quitter à l'aube en nous dirigeant vers la mesa, moi sur ma Harley, le chef des Hopi et mes amis de Survival dans un 4x4 moins romantique, nous quittâmes ces gens qui nous avaient accueillis chez eux, dans leurs maisons basses et fort simples dans lesquelles rien n'évoque le confort, l'opulence, la recherche d'une quelconque décoration ou même le passé de ceux qui l'habitent. Nous ne comptons plus le nombre de personnes qui nous ont remerciés du fond du cœur de leur avoir rapporté un Katsina, un être perdu enfin retrouvé. Je garderai en mémoire les mots prononcés à table par cet homme mûr qui éclata en sanglots et dont l'intense émotion brisait la voix chaque fois qu'il disait merci; cet homme dont la femme, la fille et le frère nous dirent ensuite qu'ils ne l'avaient jamais vu pleurer.

Demain, je traverserai à nouveau toute

la réserve hopi sous un soleil écrasant et magnifique, dans ces paysages qui nous rappellent les western de John Ford aussi bien que certains documentaires dont la chaîne Ushuaia a le secret, mais dont la beauté réelle est plus saisissante encore. J'irai ainsi jusqu'au « désert peint » pour terminer ce périple unique par une sorte de bouquet final de couleurs, d'odeurs et de chaleur.

Je ne sais si je reverrai un jour un seul Hopi, mais je ne les oublierai jamais.

Avant de se quitter, il m'ont offert une jolie poterie, bon, ça, c'est assez classique, mais aussi un petit sac en plastique contenant de la farine de maïs doux, dont nous avons amplement eu l'occasion de constater, durant les danses, le rôle essentiel dans la croyance hopi pour apporter la pluie et donc le bonheur et la fertilité; un tout petit morceau d'une racine dont j'ignore tout mais à laquelle ils prêtent des vertus médicinales extraordinaires, surtout quand on a trop mangé (je me demande s'il n'y a pas un message subliminal, là); enfin, *last but not least*, une plume identique à celle que les prêtres Katsina portaient dans leur chevelure durant toute la danse.

Ce cadeau rare et si chargé de symbolique, dont j'ai eu le privilège d'être le seul participant à le recevoir, est sensé me protéger pour toujours, comme le Katsina que j'ai sauvé de la dispersion et qui, je le sens déjà, veille sur moi. ■

Wirikuta n'est pas à vendre!

Le combat des Indiens huichol*

Entretien avec Santos de la Cruz Carrillo

'Wirikuta n'est pas à vendre: on l'aime et on le défend!' C'est le slogan qu'ont scandé, durant leur défilé du 27 octobre 2011 sur le Paseo de la Reforma de la ville de Mexico, autorités et communautés traditionnelles 'wixaritari' - nom des Indiens huichol¹ - en lutte pour la sauvegarde du site de Wirikuta dont l'existence est menacée par les concessions minières octroyées par l'Etat mexicain à des compagnies étrangères dans une région classée 'Zone naturelle protégée'. Situé à l'ouest de l'Etat de San Luis Potosi, au nord du Mexique, Wirikuta est un lieu sacré des Indiens huichol. C'est le berceau de leurs divinités et de leurs ancêtres, le 'Cerro Quemado' (la Montagne brûlée) vers lequel convergent chaque année les communautés au bout d'un long périple à travers le désert pour la collecte du 'peyotl', un cactus qui est source de divination et d'union avec le monde surnaturel. La mise en œuvre des projets d'exploitation minière à grande échelle prévus dans cette zone aurait des conséquences désastreuses, provoquant la destruction du site et la disparition à brève échéance de cette culture millénaire. Nombreux sont ceux qui, au Mexique et dans le monde, se sont émus de cette situation et ont apporté leur soutien aux Indiens huichol², réclamant l'annulation des concessions mais rien, pour le moment, ne laisse présager la prise en compte de leurs légitimes revendications. C'est dans ce contexte que Santos de la Cruz Carrillo, représentant de la communauté de Bancos San Hipolito, du municipio Mezquitil, dans l'Etat de Durango, et porte-parole du 'Frente en Defensa de Wirikuta - Tamatsima Wa haa' (Mouvement pour la défense de Wirikuta) nous a accordé la présente interview.

Santos de la Cruz Carrillo : Notre culture remonte à des temps immémoriaux car notre existence en tant que peuple est très antérieure à la conquête espagnole; les documents que nous possédons datant de cette époque font référence à notre établissement sur cette terre, ainsi qu'au territoire que nous occupons actuellement. Tout cela a existé depuis la création du monde wixarita, depuis que nos divinités, converties en personnes et toujours vivantes, sont présentes dans nous différents lieux sacrés.

Wirikuta est un centre spirituel. Chaque ville, chaque Etat a sa cathédrale et m'interroger sur ce qu'elles contiennent est hors de question. Je ne peux mettre en doute ce qui se trouve à la Villa de Guadalupe (la Basilique Notre-Dame de Guadalupe de Mexico) ou au Vatican, ni dans les mosquées. De la même manière, il n'appartient pas à l'Etat mexicain de s'interroger sur 'le pourquoi du sacré' de notre cosmogonie. Ce serait absurde.

Philippe Grossiord : *Que se passe-t-il à Wirikuta?*

SCC : Nos problèmes proviennent du fait que l'Etat mexicain a autorisé des entreprises étrangères à acquérir des concessions minières sur ce territoire, bien qu'il fasse partie d'une 'Area Natural Protegida' - ANP (zone naturelle protégée) par un décret de 1994 du gouvernement de l'Etat de San Luis Potosi. Et dans le cas présent, tout s'est fait dans le dos des communautés indigènes et des *ejidos* (communautés agraires) de la région, car jamais ni le peuple wixarita ni les habitants de la région n'ont été consultés ni ont exprimé leur consentement préalable, de manière libre et éclairée.

Notre principale exigence est l'annulation de toutes les concessions existantes sur le territoire de Wirikuta. Il existe actuellement 79 concessions minières sur les 149 202 hectares de l'ANP, ce qui représente plus de 75% de ce territoire. Qui les détient? 'First Majestic Silver Corporation', le projet 'Universo de la Revolution Resources' et la société mexicaine 'Frisco' de Carlos Slim, l'essentiel revenant à l'entreprise canadienne (22 concessions) et au projet Universo.

S'agissant des concessions canadiennes, nous avons obtenu une suspension de la justice fédérale tant que l'affaire ne sera pas éclaircie sur le fond. Il est très important que la justice ait basé sa décision sur les articles 1 et 2 de la nouvelle réforme de la Constitution qui stipulent que nos droits en tant que peuples indigènes doivent être respectés du seul fait que nous réalisons nos pratiques traditionnelles sur nos territoires sacrés, que nous en ayons la propriété ou non. Cela nous a été reconnu non seulement par la Constitution mexicaine mais aussi par la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail.

Nous exigeons non seulement la reconnaissance effective de l'ANP mais aussi qu'elle soit élevée au niveau -

* Extraits de l'interview filmée réalisée au Mexique, le 22 mars 2013, par Philippe Grossiord.
1. Les Indiens huichol sont l'une des 57 ethnies du Mexique. Environ 44 000, ils vivent principalement dans les Etats de Jalisco et Nayarit, ainsi que dans ceux de Durango, Zacatecas et San Luis Potosi.
2. Parmi les nombreuses prises de position de personnalités ayant manifesté leur soutien aux Indiens huichol, citons en particulier celle de Jean-Marie G. Le Clézio, Prix Nobel de Littérature et membre du Comité d'honneur de Survival France, qui dans son article du 12 janvier 2012 paru dans le magazine *Le Point*, intitulé : 'Il faut sauver les Indiens huichol' a exprimé son indignation face aux terribles menaces que font peser les concessions minières sur cette culture et le site sacré de Wirikuta.

fédéral parce que l'Etat de San Luis Potosí a été incapable d'exercer un contrôle sur la zone et d'éviter qu'elle ne soit altérée.

Autre point essentiel : nous demandons à l'Unesco l'inscription de ce territoire au Patrimoine mondial culturel et naturel.

Ce que nous vivons en ce moment n'est possible que parce que nos lois le permettent : la loi minière, la loi agraire, celle des eaux nationales. Ce sont elles qui permettent l'entrée du capital privé et des compagnies multinationales.

PG : *En dépit des accords passés?*

SCC : Oui. Notre pays a signé et ratifié une quantité d'accords et de traités mais cela n'a rien changé.

Pour arrêter le monstre que nous affrontons, je pense qu'il faut réformer ces lois, surtout la loi minière. Que se passe-t-il en effet? Elle stipule bien que seules les entreprises mexicaines sont habilitées à l'exploration et à l'exploitation minières, mais les compagnies étrangères s'allient à elles pour occuper le terrain. Il est par ailleurs nécessaire que le législateur exerce une tutelle sur les gouvernés pour les protéger, et je ne parle pas seulement de la protection des peuples indigènes mais aussi de la protection du patrimoine de tous les Mexicains. Il est triste que plus de 30% du territoire mexicain se trouve déjà entre les mains de compagnies étrangères, les plus affectés étant les peuples indigènes.

PG : *Nous savons ce qui est arrivé au Cerro San Pedro*³

SCC : Le cas du Cerro San Pedro est lamentable. On a voulu détruire nos montagnes, notre patrimoine. Permettre des exploitations minières dans la zone de Wirikuta, c'est porter atteinte au patrimoine des gens, accepter que, d'une manière ou une autre, on nous extermine, nous et notre culture millénaire. Ce qui s'est produit sur nos sites sacrés est regrettable, nous les avons défendus parce que nos divinités ont choisi de s'y établir et nous n'exigeons rien d'autre. C'est pourquoi le monde a les yeux tournés



Grande marche de protestation des Indiens pour la défense de leur site sacré sur le Paseo de la Reforma, Mexico, 27 octobre 2011. © Ph. Grossiord

vers Wirikuta qui a conquis le cœur de beaucoup.

C'est à l'Etat mexicain qu'il incombe de résoudre les problèmes et nous nous mobilisons pour une prise de conscience politique de l'opinion, parce qu'il y a un responsable. C'est la raison pour laquelle nous devons 'tirer les oreilles de l'Etat mexicain'.

PG : *Les communautés sont-elles unies dans cette lutte?*

SCC : Ce que nous recherchons à Wirikuta, c'est l'harmonie entre les habitants de la région et les communautés wixaritari. Cependant, nous constatons que les sociétés minières, ainsi que certaines instances du gouvernement, induisent en erreur les habitants leur faisant croire que nous allons les priver de leurs terres et de leur patrimoine, de leurs chèvres, etc. C'est tout le contraire car notre mission est de défendre ce territoire sacré, mais aussi leur travail et nous y contribuons par nos projets dont le but est de leur permettre de subsister en conservant leur activité traditionnelle.

Le problème est que, lorsque l'Etat mexicain informe l'Unesco, les Nations-Unies ou d'autres instances internationales, il le fait par le canal d'une association civile sans consulter directe-

ment nos communautés, alors que ce sont elles nos autorités traditionnelles, agraires et civiles, nos centres cérémoniels qui nous représentent véritablement, et non une association civile dont l'objet est autre et n'est nullement habilitée à parler au nom du peuple huichol.

Il est vrai que des compagnons wixaritari de la région sont membres d'associations civiles mais ils sont endoctrinés et contrôlés par l'Etat... Si l'Etat mexicain cessait de manipuler ces associations civiles, il donnerait un signal positif mais ce n'est malheureusement pas le cas actuellement. Si l'Etat mexicain veut réellement apporter son aide et contribuer à résoudre les problèmes dans nos communautés, il ne doit pas prendre de décisions à leur place, à notre place, ni à travers des associations civiles, instances municipales ou étatiques. Il doit le faire en liaison avec les véritables représentants de nos communautés... L'autorité suprême réside dans nos assemblées communautaires et tout projet doit passer par elles; à défaut, il ne peut opérer dans la région. ■

3. Montagne détruite entre 2005 et 2010 par la 'Minera San Xavier', filiale de la multinationale canadienne 'New Gold Inc' qui a exploité en toute illégalité un gisement d'or et d'argent situé près de la capitale de l'Etat de San Luis Potosí.

Echos des campagnes

Botswana

Les Bushmen à nouveau devant la Cour

Les Bushmen de la Réserve du Kalahari central ont intenté un nouveau procès au gouvernement botswanais qui continue de leur refuser l'accès à leur territoire, malgré leur victoire judiciaire de 2006 qui leur permettait d'y retourner. En juillet, l'avocat britannique qui devait les représenter a été interdit d'entrée au Botswana. Par ailleurs, la communauté de Ranyane située en dehors de la réserve craint d'être expulsée par le projet d'un corridor écologique destiné à la faune et la flore.

Brésil

Sauvez les Awá!

Devant l'inertie du gouvernement brésilien, Survival et l'organisation indigéniste brésilienne CIMI ont interpellé en mai la Commission interaméricaine des droits de l'homme sur le cas des Awá, considérée comme la tribu la plus menacée au monde. Suite à cette démarche et à l'impact médiatique de notre campagne, le gouvernement a lancé cet été une opération militaire d'envergure pour expulser les bûcherons illégaux qui envahissent les terres awá.

L'or yanomami

Au mois de mai, les autorités brésiennes ont expulsé onze fermes illégales implantées en territoire yanomami et restitué leurs terres aux Indiens. Si cette opération a été accueillie avec satisfaction, les Yanomami subissent toujours l'invasion croissante des orpailleurs sur leur territoire. Cet été, ils ont commémoré le vingtième anniversaire du massacre de Haximu, où 16 Indiens yanomami avaient été assassinés par des orpailleurs clandestins.

Violence chez les Guarani

En septembre, des procureurs brésiliens ont demandé le démantèlement d'une compagnie de sécurité, accusée d'avoir mené l'an dernier au moins huit attaques envers des communautés guarani et d'avoir tué au moins deux de leurs leaders. Les Guarani continuent d'être victimes d'une extrême violence de la part des *pistoleiros* (tueurs à gage). En juin dernier, un Guarani a été abattu par deux hommes de main armés et plus récemment, alors que la communauté de Apy Ka'y venait d'être affectée par un incendie dévastateur, elle a été menacée de mort par des *pistoleiros*.

Inde

Non à la mine

Dans un verdict sans précédent rendu en avril, la Cour Suprême a rejeté l'appel de la compagnie britannique Vedanta Resources concernant son intention d'exploiter la mine de bauxite sur la montagne sacrée de la tribu des Dongria Kondh, dans l'Etat d'Orissa. Les juges ont déclaré que cette décision appartenait aux villages affectés par ce projet. Au cours de l'été, douze villages ont voté à l'unanimité contre. Il revient maintenant au gouvernement indien de prendre la décision finale.

Appel au boycott du tourisme

Les scandaleux safaris humains n'ayant pas cessé dans les îles Andaman, Survival a lancé fin avril un appel au boycott du tourisme dans l'archipel tant que ces pratiques dégradantes menaçant la tribu des Jarawa continueront d'être autorisées. Survival s'est adressée à plus de 200 agences de voyage dans onze pays pour leur demander d'exclure cette destination de leurs circuits jusqu'à ce que la route qui traverse la réserve des Jarawa soit fermée et remplacée par

une route côtière. Plusieurs milliers de sympathisants se sont joints à cet appel.

Pérou

Un projet controversé

Le gouvernement péruvien ne ménage pas ses efforts pour promouvoir l'expansion du projet gazier de Camisea situé en Amazonie péruvienne, dans une région qui abrite plusieurs tribus isolées. Trois ministres ont démissionné au mois d'août suite aux pressions constantes qu'ils subissaient pour approuver ce projet. Les sympathisants de Survival ont manifesté en avril devant les ambassades et consulats péruviens de plusieurs villes d'Europe et des Etats-Unis, et les Nations-Unies ont appelé à la suspension immédiate du projet.

Menaces sur le 'peuple du jaguar'

Des centaines d'Indiens matsés ont manifesté au printemps dernier, à la frontière péruano-brésilienne, pour dénoncer les projets d'exploration de la compagnie pétrolière canadienne Pacific Rubiales. Ils se sont adressés aux actionnaires de la compagnie leur demandant d'intervenir auprès de la direction pour faire cesser toute activité dans la région qui pourrait nuire à l'environnement et aux membres isolés de leur groupe. Dans une vidéo, ils se disent très inquiets pour la sécurité des tribus isolées vivant à proximité de la concession pétrolière et appellent à la protection de cette région sensible. En août, le gouvernement péruvien a enfin reconnu la présence d'Indiens isolés dans la région explorée par la compagnie.

Des Indiens isolés filmés de près

En juin, une centaine d'Indiens mashco-piro isolés ont été aperçus sur les berges d'une rivière, au sud-est de l'Amazonie péruvienne. Un Indien

yine d'une communauté voisine a filmé cette rencontre. Cette vidéo est exceptionnelle, c'est en effet la première fois que ces Indiens sont filmés d'aussi près. Les Indiens yine accusent les bûcherons clandestins et les narcotrafiquants de faire fuir les Indiens isolés de leurs territoires.

Ethiopie

Catastrophe imminente

Trois rapports indépendants publiés par le Centre d'études africaines de l'université d'Oxford, le Groupe de travail sur les ressources africaines et l'ONG International Rivers établissent que le barrage controversé de Gibe III, ainsi que l'accaparement des terres destinées aux plantations, risquent de provoquer une catastrophe dans la vallée inférieure de l'Omo pour un demi-million de riverains autochtones d'Ethiopie et du Kenya. Survival a demandé la suspension immédiate de ces projets.

Australie

Une compagnie minière condamnée

La compagnie minière OM Manganese, qui exploite le gisement de manganèse de Bootu Creek dans le Territoire du Nord depuis 2005, a été condamnée pour avoir profané un site aborigène sacré. Cette mesure a été considérée comme le premier succès dans une action engagée par une autorité gouvernementale contre une compagnie minière pour avoir détruit un site sacré.

Suède

Les Sámi s'opposent à une mine

En septembre, la police suédoise a démantelé une manifestation organisée par les Sámi qui protestaient contre une mine de fer affectant une zone de pâturage de rennes dans la région du cercle arctique suédois. Les Sámi bloquent une route minière depuis début juillet, empêchant les ouvriers

de la compagnie britannique Beowulf de forer et d'explorer sur leur territoire ancestral.

Paraguay

Blocage de la panaméricaine

En juillet dernier, les Indiens ayoreo ont manifesté contre la destruction de leur forêt en bloquant la route trans-Chaco, une section de la

panaméricaine. Ils s'opposent aux fermes d'élevage qui envahissent leurs terres craignant pour la sécurité des membres isolés de leur groupe. Les Ayoreo revendiquent leurs droits territoriaux depuis vingt ans. Nous invitons nos sympathisants à agir en leur faveur (voir action urgente ci-dessous).

Action urgente Les Ayoreo du Paraguay en péril



Une famille ayoreo contactée en 2004 © GAT

Yaguarete Porá, une compagnie d'élevage bovin, est en train de détruire l'une des dernières forêts refuge des Indiens ayoreo totobiegosode isolés. Leur îlot forestier réduit à une peau de chagrin est transformé en pâturages de bétail destiné à l'abattage et à l'exportation vers l'Europe, la Russie et l'Afrique. Tout contact avec les employés de la compagnie pourrait s'avérer fatal pour les Indiens en raison de leur faible système immunitaire.

Agissez

Ecrivez ou envoyez un courriel à M. Bastos Ferraz, directeur de la compagnie, en vous inspirant du modèle suivant pour lui demander de renoncer à exploiter le territoire des Ayoreo et de le leur restituer.

Monsieur Bastos Ferraz
Yaguarete Porá S.A.
José de la Cruz Ayala 6110 -
Condominio Botánica II, Casa 07,
Asunción, Paraguay
courriels : mbferraz@terra.com.br
reservayaguarate@gmail.com

Monsieur le directeur,

J'ai appris avec inquiétude que votre compagnie exploite à nouveau la forêt des Indiens ayoreo totobiegosode.

Les Indiens ayoreo luttent depuis 20 ans pour se réapproprier leur territoire ancestral que votre compagnie Yaguarete Porá occupe partiellement.

Les membres isolés de leur groupe vivent dans la région que vous êtes en train de

défricher. Tout contact avec les employés de votre compagnie peut s'avérer fatal pour les Indiens en raison de leur manque d'immunité contre les maladies que ceux-ci peuvent leur transmettre.

Les Ayoreo n'ont cessé d'exprimer leur crainte et leur frustration devant la destruction de leur forêt pour faire place à l'élevage de bétail.

Je vous prie instamment d'interrompre immédiatement toutes vos activités dans la région et de restituer cette terre à ses propriétaires légitimes, les Ayoreo Totobiegosode, avant qu'ils ne disparaissent à jamais.

Dans cet espoir, je vous prie d'agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.